

L'Âme Machine.

L'invention de l'esprit moderne
Soul Machine. The Invention of the Modern Mind

Traduit de l'anglais par
Anne-Sylvie Homassel
Postface de
Régis Marion-Veyron
672 pages, 45 illustrations
ISBN 978-2-940527-27-4
CHF 29 / 29 €

www.chuv.ch/bhms

- Description
- Les auteurs
- Données techniques et contacts
- Événements en présence de G. Makari à Lausanne, Genève et Paris
- Table des matières
- Sélection de quelques pages de l'ouvrage

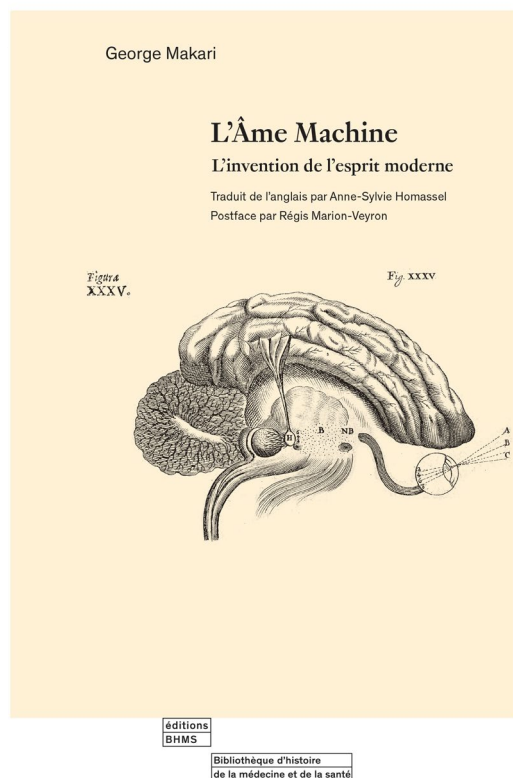
**Un ouvrage qui interroge l'émergence de la modernité en Occident en examinant
l'apparition du concept d'« esprit », dès la fin du 17^e
et les liens qu'il tisse avec l'âme et le corps.**

Imaginez un temps futur où votre esprit puisse voyager. S'introduire dans une poitrine autre, derrière un visage étranger. Seriez-vous toujours en possession de votre moi, seriez-vous le même individu ? Notre esprit nous définit – c'est ce que pensent la plupart d'entre nous : est le vaisseau de notre personnalité et nous l'accompagnons en tous lieux.

Dans la culture occidentale, cette croyance est fondamentale. Elle étaye une grande partie de nos œuvres littéraires et artistiques, de nos activités politiques et juridiques. Elle constitue le fondement de la psychologie du quotidien, essentielle à la vie sociale. Le concept de l'esprit est partout – et cependant, en même temps, étrangement, il ne se trouve nulle part.

Les sciences naturelles – dans le monde contemporain, c'est leur arbitrage qui a le plus de valeur lorsqu'il faut décider de la véracité d'un concept – se refusent à ratifier cette croyance. Si nos propres psychismes nous semblent bien assez évidents, les tentatives d'en établir objectivement l'existence se sont enlisées dans des problèmes apparemment insolubles. Et tandis que l'esprit conserve sa place centrale dans la pensée occidentale au 21^e siècle, un certain nombre d'éminents philosophes et spécialistes des neurosciences nous ont appris ces derniers temps qu'il n'existait sans doute pas 1.*

*Extrait du Prologue



« Un récit éclairant (...) sur un aspect essentiel de notre histoire dont peu d'entre nous ont conscience : le remplacement de l'âme par l'esprit, et la lutte pour comprendre ses fondements dans le cerveau. »

Steven Pinker, Johnstone Professor of Psychology, Harvard University.

« Makari décrit magistralement comment la conscience, la mondanité et l'âme sont des métamorphoses que les philosophes, les théologiens, les érudits, les scientifiques et les médecins cherchent à apprivoiser... pour venir à bout du mystère qu'est notre vie intérieure. »

Christof Koch, scientifique américain.

Originalité de l'ouvrage

L'histoire que *L'Âme Machine* conte, débute aux origines de cette modernité, à la fin du 17^e siècle, un temps où l'autorité religieuse en crise et les révolutions scientifiques invitent à repenser la nature humaine de la vie intérieure.

Mobilisant tant la philosophie que les discours des anatomistes, des physiologues, des aliénistes ou des quakers, l'ouvrage défend l'idée selon laquelle l'âme a été progressivement remplacée par l'esprit dont les fondements sont, au prix d'âpres luttes, situés dans le cerveau. L'esprit, dans sa formulation moderne, fournit une réponse à ces préoccupations, réponse qui est « en partie âme et en partie machine mais entièrement ni l'un ni l'autre. »

Qu'est-ce que l'esprit humain ? Et quel traitement particulier la modernité occidentale lui a-t-elle réservé ? Comment cette modernité s'est-elle formée ? A-t-elle même un « esprit » ? Si, oui, depuis quand ? Et quels rapports l'« esprit moderne » entretient-il avec l'âme, le corps et leurs multiples entrelacements ?

Ce sont des réponses historiques précises à l'ensemble de ces questions que nous apporte *L'Âme Machine. L'invention de l'esprit moderne* de George Makari qui nous nous convie à une exploration de l'esprit moderne et du sujet psychologique en Occident.

Cette naissance s'inscrit dans l'histoire occidentale comme un processus fait de vives tensions entre les défenseurs de l'âme et les protagonistes de la science moderne, adeptes d'une vision mécaniste de la vie intérieure.

Agrément d'une quarantaine d'illustrations, la traduction française de l'ouvrage est organisée en dix-neuf chapitres, répartis en quatre parties suivies d'un épilogue et d'une postface.

Les auteurs



George Makari est historien, psychiatre et psychanalyste, il est notamment l'auteur de *Revolution in Mind: The Creation of Psychoanalysis* (2008) où il montre que la création de la psychanalyse peut être mieux comprise en étudiant la manière dont les réseaux internationaux et les communautés de psychanalystes se sont formées, diluées puis ré-agrégées avant la Seconde guerre mondiale. Il a récemment publié *Of Fear and Strangers: A History of*

Xenophobia (2021), ouvrage dans lequel il se demande d'où vient la force avec l'amour de la haine se déploie aujourd'hui.

George Makari est directeur de l'Institut DeWitt Wallace à New-York pour l'histoire de la psychiatrie, professeur de psychiatrie au Weill Medical College de l'université Cornell et professeur adjoint à l'université Rockefeller et au centre psychanalytique de l'université Columbia. Il vit à New York.



Régis Marion-Veyron est psychiatre à Unisanté (Centre universitaire de médecine générale et santé publique) à Lausanne et maître d'enseignement et de recherche à la Faculté de biologie et de médecine de l'Université de Lausanne.

Il est l'auteur de la Postface et du suivi scientifique de l'ouvrage.



Vincent Barras est médecin, historien de la médecine, professeur honoraire à la Faculté de biologie et de médecine de l'Université de Lausanne et directeur des éditions BHMS.

Il a suivi et coordonné la partie scientifique de l'ouvrage.

672 p., 140 x 225 mm, 45 illustrations, 2023

Collection *Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé*

ISBN 978-2-94052726-7

ISSN 1424-5388

CHF 29.- / € 29.-

Contact :

Alba Brizzi, responsable éditoriale

alba.brizzi@chuv.ch ou bhms@chuv.ch

Tél . : +41 21 314 70 50 ou + 41 79 556 23 07

L'éditeur

Éditions BHMS

c/o CHUV, Institut des humanités en médecine

Av. de Provence 82 / CH-1006 Lausanne

www.chuv.ch/bhms

Événements en présence de George Makari à Lausanne, Genève et Paris

- **Mardi 6 juin 2023, 17h-19h, bâtiment Génopode, salle A, Université de Lausanne**
Conférence de **George Makari** intitulée « Soul Machine : The Invention of the Modern Mind ».
La conférence sera suivie d'une table ronde animée par **Friedrich Stiefel**, Service de psychiatrie de liaison, CHUV et modérée par **Vincent Barras**, Institut des humanités en médecine, CHUV-Université de Lausanne.
Participant.e.s : **Aude Fauvel**, Institut des humanités en médecine, CHUV et Université de Lausanne, **Laurence Kaufmann**, Institut des sciences sociales, Université de Lausanne, **Régis Marion-Veyron**, Unisanté, **Florent Serina**, Institut de psychologie, Université de Lausanne.
- **Mercredi 7 juin 2023, 20h, Auditoire Jequier Doge, CHUV-Unisanté, Lausanne**
Entretien de **George Makari** par **Gilles Ambresin**, Institut universitaire de psychothérapie, CHUV, Lausanne
- **Jeudi 8 juin 2023, 17h30, Librairie Payot-Rive Gauche, Genève**
Rencontre de **George Makari** et dédicace de son ouvrage dans le cadre des *Cafés de l'Histoire*. Rencontre animée par **Vincent Barras** (IHM/CHUV-UNIL) et **Taline Garibian** (IHM & Maison de l'Histoire, UNIGE), organisée en partenariat avec la Maison de l'Histoire.
- **Vendredi 9 juin 2023, 14h30, Centre Alexandre Koyré, Aubervilliers (Paris)**
Conférence de George Makari « Soul Machine. The Invention of the Modern Mind. »
- **Vendredi 9 juin 2023, 18h, (Nom de la librairie-à venir), Paris**
Rencontre et dédicace avec **G. Makari** de son ouvrage *L'Âme Machine. L'invention de l'esprit moderne*, paru aux éditions BHMS, mars 2023

George Makari

L'Âme Machine

Traduit de l'anglais par Anne-Sylvie Homassel

Postface par Régis Marion-Veyron

Tables des matières

Prologue	9
Première partie	
Les âmes perdues de la modernité	17
Chapitre 1 : Une soirée avec M. Âme et M. Chair	19
Chapitre 2 : La science et la chose qui pense	61
Chapitre 3 : Sorcières, mélancoliques et fanatiques	86
Chapitre 4 : Une crise de conscience	108
Deuxième partie	
L'esprit anglais	125
Chapitre 5 : « Je me retrouvais dans la tempête »	127
Chapitre 6 : Le sagace Locke	154
Chapitre 7 : Bedlam britannique	181
Chapitre 8 : Sympathie, Idée, Nerf	199
Chapitre 9 : La cure d'un roi fou	224
Troisième partie	
De l'esprit français à l'aliénation	247
Chapitre 10 : Les sensationnalistes français	249
Chapitre 11 : Le vitalisme, chaînon manquant	281
Chapitre 12 : L'honnête Jean-Jacques et la morale de la sensibilité	312
Chapitre 13 : Le feu invisible du Dr Mesmer	347
Chapitre 14 : Voyage au bout de la raison	381
Chapitre 15 : Citoyens et aliénistes	408
Quatrième partie	
Le serpent qui se mordait la queue	453
Chapitre 16 : Kant et l'ère de la critique de soi	455
Chapitre 17 : Rhapsodies pour psyché	486
Chapitre 18 : Les promesses de la phrénologie	514
Chapitre 19 : L'éclipse de l'esprit	542
Épilogue	575
Postface	
En quête d'esprit ou une autre histoire de la psychiatrie par Régis Marion-Veyron	587
Remerciements	601
Bibliographie	603

éditions
BHMS

Bibliothèque d'histoire
de la médecine et de la santé

directement Galien, qui avait toujours considéré le foie comme centre de la circulation veineuse.

Le nouveau titulaire de la chaire Sedley n'avait aucune envie de replonger dans l'anatomie classique. Il décida par conséquent d'expérimenter par lui-même et se consacra à l'étude de la vie nerveuse⁹⁸. En 1660, il entama une collaboration avec le talentueux Christopher Wren (lequel deviendrait plus tard l'un des plus grands architectes de l'histoire anglaise) et quelques autres collègues anatomistes : s'ensuivirent dissections, infusions de substances chimiques, expérimentations sur des animaux et observations au microscope, toutes études qui formeraient la substance de ses cours à Oxford. « Je devins, écrivit Willis, un adepte plus particulièrement de l'ouverture des crânes de toutes les sortes... »⁹⁹ Comme son assistant en informa ultérieurement Robert Boyle, ce fut alors qu'il découvrit que la plupart des parties du cerveau avaient été décrites de manière erronée¹⁰⁰.

En quelques années seulement, Thomas Willis élaborera une conception du cerveau et des nerfs mécanique et chimique. *L'Anatomie du cerveau*, publiée en 1664, était dédiée à l'archevêque de Canterbury. Willis se donna la peine de bien faire comprendre que cette étude des « lieux secrets où se niche l'esprit de l'homme » ne conforterait ni les athées, ni les hérétiques. Le bon docteur avait « mis à mort tant de victimes, des hécatombes entières d'animaux de toutes les espèces, à peu près, dans le théâtre anatomique », tous sacrifices qu'il pouvait déposer sur « l'autel le plus sacré, celui de Votre Grâce »¹⁰¹.

Willis s'était, écrivait-il, réveillé du sommeil des opinions établies pour découvrir un monde plein d'erreurs. Désormais, ce protestant extrêmement pieux suivrait les conseils de Bacon et ne se fierait plus qu'à l'observation. Bien sûr, il ne pourrait se libérer entièrement de la « calomnie » de l'interprétation et de

98 Frank 1990, 122. On a pu suggérer que l'intérêt de Willis pour ces questions était essentiellement philosophique et reposait sur un désir de repenser l'âme : voir O'Connor 2003.

99 Willis 1971 [1664], 3. Le titre original de l'œuvre est *Cerebri anatome: cui accessit nervorum descriptio*.

100 Willis 1980, 149.

101 Willis 1971 [1664], 1.

l'exégèse, car les repaires intérieurs du cerveau étaient scellés et le passage des esprits animaux ne laissait aucune trace. Willis irait jusqu'à lancer une hypothèse « imparfaite ». En examinant soigneusement le cerveau et les nerfs, estimait-il, on comprendrait les fonctions des sucs nerveux et des âmes inférieures¹⁰².

Willis put désormais se lancer dans des travaux révolutionnaires. Les espaces vides du cerveau – ces ventricules dont Descartes avait estimé qu'ils contenaient les esprits animaux – furent redéfinis : ils drainaient les débris nerveux. À l'instar de son prédécesseur néerlandais, Franciscus Sylvius, Willis pensait que toutes les fonctions cérébrales se produisent dans la vraie substance du cerveau. En retirant des parties du cerveau et en observant les désordres qui s'ensuivaient, Willis comprit que le cerveau contrôlait la motricité. Il découvrit également que les deux lobes plus petits situés à l'arrière du crâne, le cervelet, régulaient sans doute les actes réflexes du corps. Willis observa les chemins tortueux des nerfs dans la chair et put déterminer leurs destinations. Celui-ci aboutissait à la langue, cet autre au cœur. Il dressa la cartographie de l'apport sanguin au cerveau, y compris un ensemble d'artères circulaires à la base du cerveau, baptisé en son honneur « polygone de Willis ».

Willis finit par assembler un modèle complet du cerveau qui orienterait pendant de très longues années la recherche. Ce faisant, il lui était impossible de ne pas franchir la ligne rouge déterminée par son ami Robert Boyle. Les fluides nerveux, déclara Willis, fabriqués dans le cerveau et dans les nerfs, circulaient dans diverses zones fonctionnelles du cerveau où ils animaient la pensée, la mémoire, la sensation et le mouvement. La pensée, le mouvement, la mémoire ? L'archevêque pouvait commencer à

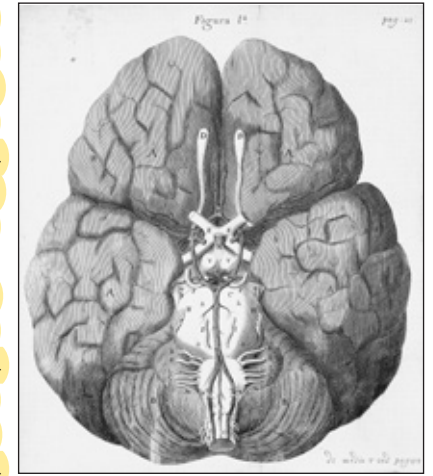


Fig. 7. *L'Anatomie du cerveau*, de Thomas Willis, 1664.

102 Isler 1968, 86.

de Burton cessa d'être lu¹⁵¹. La vénération de son auteur pour le passé classique n'était plus à la mode ; sa conception de la mélancolie, liant étroitement le corps et l'âme, perdit du terrain. Dans le monde moderne des mécanistes, des chimistes et des empiristes, la mélancolie était de plus en plus annexée au domaine médical. Les anatomies de ces objets-là, aussi érudits que fussent leurs auteurs, demandaient des cadavres. « Ne croire personne sur parole. »

Dans les pays protestants, ce fut une autre maladie bien particulière qui fournit le motif le plus explosif au réexamen de la frontière entre l'âme et le corps. Ce trouble se nommait enthousiasme. Les enthousiastes étaient des hommes et des femmes qui pensaient avoir eu une communication ou un contact direct avec le Seigneur. Par conséquent, ils se prétendaient souvent investis de pouvoirs divins et demandaient à leurs adeptes de suivre les commandements qui leur avaient été révélés, les détournant de ce fait des lois du royaume. Les enthousiastes, c'était à craindre, pouvaient faire naître des révoltes¹⁵².

Ils avaient été longtemps considérés comme des élus, des bienheureux. Pour les chrétiens des premiers âges, ces « inspirés » avaient eu la chance insigne et rare de respirer le souffle divin. Après la Réforme, en Suisse, dans les terres germaniques et surtout en Angleterre, les sectes radicales protestantes proliférèrent. Sans hiérarchie religieuse pour les corseter, leurs adeptes prétendaient communiquer directement avec Dieu. Elles firent naître une nouvelle génération de prophètes, de voyants et de messagers apocalyptiques, tous visionnaires qui

151 Son magistral essai ne serait pratiquement plus lu jusqu'au siècle suivant. Lord Byron et Charles Lamb le remirent au goût du jour au début du 19^e siècle.

152 C'est à Michael MacDonald que l'on doit les travaux essentiels montrant que l'enthousiasme religieux de la fin du 17^e siècle conduisit à des explications de plus en plus laïques de la folie. Voir MacDonald 1981b.

transportaient ou terrifiaient leurs voisins. Les « enthousiastes » et les « fanatiques » engendraient le chaos, redoutait-on, non sans raison. Car ces prétentions à la révélation divine ne cessaient de susciter l'apparition d'autres sectes qui nourrissaient à leur tour les conflits religieux dans toute l'Europe. Ce qui avait jadis été un don de Dieu était désormais une malédiction entachée de sang. Les médecins ne tardèrent pas à proposer une lecture nouvelle de ces rédempteurs autoproclamés : ils souffraient tout bonnement d'un dérangement mental qui fut baptisé « enthousiasme religieux »¹⁵³.

Les anabaptistes du 16^e siècle en constituent un exemple précoce et souvent cité. Ses adeptes rejetaient le recours au baptême des nouveau-nés, selon eux inutile, et appelaient sur cette base à la révolte universelle. Apparue en Suisse, aux Pays-Bas et en Allemagne, le mouvement se répandit. Les anabaptistes étaient selon leurs propres dires les réceptacles d'instructions prophétiques, dictées par des voix et des visions et rejetaient de ce fait les lois établies. Nul roi ne pouvait les forcer de contredire les ordres du ciel¹⁵⁴.

Le terme d'anabaptiste en vint rapidement à désigner tous les adeptes de ces sectes souvent minuscules et obscures qui préféraient les révélations intimes à l'autorité reconnue. L'Église anglicane et ses loyaux membres se voyaient bousculés par des visionnaires de coin de trottoir. Ces non-conformistes étaient dénoncés : l'ère biblique des miracles était depuis longtemps révolue. Vouloir la revivre relevait du satanisme. Pour les anglicans, l'enthousiasme religieux était une maladie démoniaque qui pouvait contaminer des villages entiers et conduire à la guerre civile.

Ayant déclaré qu'aucun médecin ne s'était encore préoccupé de cette épidémie, Robert Burton s'en était chargé. Ceux qui « semblaient être inspirés par l'Esprit saint », écrivit-il, étaient « victimes d'une mélancolie religieuse, variante de la mélancolie amoureuse dans laquelle l'objet ne s'appelle point Anne ni John, mais bien plutôt le Rédempteur. »¹⁵⁵ Ces affligés étaient nom-

153 Heyd 1995.

154 Knox 1950, 123.

155 Burton 1977 [1621], iii, 311-312.

En 1649, le dernier ouvrage de Descartes, *Les Passions de l'âme*, fut publié ; il était dédié à la princesse. Le philosophe s'y distinguait de ceux de ses disciples qui refusaient de considérer que la conscience et le corps n'avaient jamais eu de contact proche¹⁸². À l'époque où il s'était adonné à la dissection, Descartes avait confié à Mersenne qu'il espérait localiser quelque jour l'imagination et la mémoire dans la chair même du cerveau. « Je doute qu'il y ait aucun docteur dont les observations soient aussi précises que les miennes »¹⁸³, avait-il déclaré. Il avait au cours de ces recherches remarqué un petit organe de la taille d'une olive situé au centre du cerveau, la glande pinéale. Dans son « Traité sur l'homme » de 1637, resté inédit, Descartes avait élaboré une théorie dans laquelle cette petite glande revêtait une importance capitale. C'était le lieu précis où le *cogito* immatériel se raccordait au corps. Nous avons deux yeux mais ne voyons qu'une image ; deux oreilles, mais n'entendons qu'un son. C'est donc que l'âme unifie nos sens. La glande pinéale devait être le

182 Gaukroger 1995, 388–390.

183 La citation se trouve dans Shorto 2008, 31 et dans Gaukroger 1995, 228.

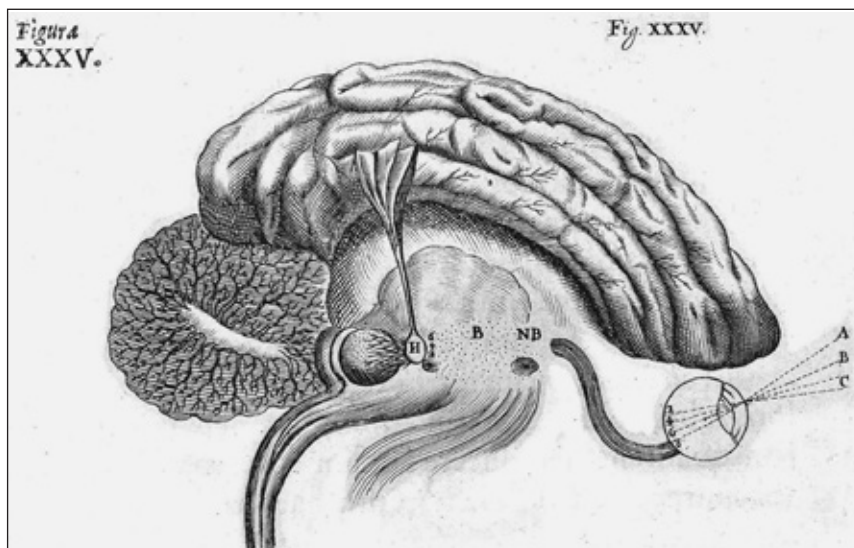


Fig. 13. Descartes conclut que la glande pinéale (marquée ici par la lettre H) était le siège de l'âme.

lieu de cette unification. C'était même une certitude. Elle devint également par la suite le siège de l'âme rationnelle.

Plus de dix ans plus tard, Descartes reprit et développa cette conception. La glande pinéale était le lieu de rencontre entre l'âme et les troubles mécaniques que causent les souvenirs, les informations sensorielles, les passions, les appétits et les forces du corps. Les passions ne naissent pas dans le cœur pour se déplacer ensuite vers le cerveau par le truchement de certaines vapeurs. Les passions étaient des forces nées dans le cerveau et communiquées au *cogito* par cette petite glande. Descartes imagina qu'elle vibrait en se balançant d'avant en arrière pour exprimer le désir. Un désir de courir pouvait par exemple la faire tourner. L'âme à son tour cherchait à pousser et à tirer la glande à son gré. Les luttes de la conscience, la nuit noire de l'âme semblaient avoir été réduites aux virevoltes d'un bulbe infime logé au cœur du cerveau.

Ce modèle avait des applications médicales non négligeables. La princesse écrivit en 1645 qu'elle souffrait d'une fièvre accompagnée de quintes de toux. Descartes lui répondit sans tarder que la maladie était provoquée par la tristesse. Les grandes âmes, lui conseilla-t-il, ne se laissent pas mener par leurs passions ; leur raison doit dompter ces affects. Élisabeth le remercia. Se sentant encouragé, Descartes poursuivit sur la lancée de son hypothèse. Imaginez un homme qui se complaisait constamment dans des tragédies lamentables, et un autre qui, bien qu'ayant sa part de malheur, dirigeait son imagination vers des objets qui pouvaient lui procurer joie et satisfactions. C'était précisément le traitement psychique que s'était imposé Descartes qui, ayant perdu sa mère quelques jours après sa naissance, avait longtemps donné l'impression, de par sa faible constitution et ses fréquentes maladies, qu'il ne ferait qu'un bref passage sur terre¹⁸⁴.

Cette cure stoïque est reflétée par *Les Passions de l'âme*. L'âme doit résister aux grands chocs. Les âmes faibles n'y parviennent pas et se livrent à la haine, au désir, à la tristesse et à l'amour ; elles sont captives et malheureuses. Car tandis que les passions positives fortifient les bonnes pensées et les bons sentiments, les

184 Gaukroger 1995, 15–16.

nouveau roi renonça à guérir les écrouelles. La croyance entre cette capacité miraculeuse des souverains était largement répandue en France et en Angleterre depuis plus de quatre siècles. Les écrouelles (une forme de tuberculose) étaient guéries miraculeusement par l'imposition de la main du souverain. De même que l'idée du droit divin, cette procession de malades attendant patiemment que le chef de leur nation veuille bien guérir leur « mal royal » renforçait la certitude d'un roi ou d'une reine émissaire du Seigneur. En accédant au trône, les monarques acceptaient la responsabilité de guérir les écrouelles et devaient voir défiler devant eux des cohortes de tuberculeux désespérés (parmi lesquels l'enfant Samuel Johnson, en 1712, présenté à la reine Anne). Si la tradition fut perpétuée en France, le nouveau roi d'Angleterre, le Hanovrien George, y mit immédiatement fin.

L'Angleterre georgienne fut aussi le décor d'un accroissement des efforts philanthropiques visant à améliorer le sort des pauvres et des malades de l'esprit. De riches Londoniens commencèrent à s'inquiéter d'autre chose que du salut des âmes et financèrent la construction d'écoles et d'hôpitaux, y compris d'asiles pour les malades mentaux. La Westminster General Infirmary ouvrit en 1719; six ans plus tard, Thomas Guy, éditeur qui avait fait fortune grâce à la bulle des mers du Sud, fonda le Guy's Hospital, qui comprenait 400 lits et une aile réservés aux insensés.

La création de ces vastes hôpitaux destinés à recueillir et à prendre soin des fous (mais aussi à les isoler et à les étudier) aurait un effet profondément transformateur. Avant le 18^e siècle, les fous anglais étaient pour l'essentiel recueillis par leurs familles ou, si nécessaire, regroupés dans de petits asiles privés, dont les propriétaires, qui n'étaient que rarement médecins, acceptaient cette charge moyennant finance. Ces maisons qui prétendaient prendre soin de leurs malades dans la douceur n'honoraient qu'occasionnellement ces promesses. En 1702, le Dr Gideon Harvey pouvait s'offusquer de la pratique des saignées effectuées par les « prétendus maîtres de maisons de fous ». Ils cherchaient à chasser les particules corrompues du cerveau à grand renfort de purges, d'émétiques et de saignées mais la brutalité de ces traitements incitait d'autres praticiens à recourir à des remèdes

plus doux : régimes alimentaires spécifiques, purges douces, opiacés. Ces traitements plus humains, affirmait Harvey, lui avaient permis de guérir tout un hôpital de malades³²⁶.

Il y avait une exception à la règle de ces terribles petites maisons de fous, et c'était le fameux St. Mary of Bethlehem Hospital, également connu sous le nom de Bethlehem Hospital, Bedlam Hospital ou « Bedlam ». Créé au 14^e siècle, il s'enorgueillissait encore, des années plus tard, de la présence à ses portes de deux sculptures représentant les supplices de la folie, *La Folie furieuse* et *La Folie mélancolique*. En 1600, l'hôpital n'hébergeait que 30 patients, en haillons, enchaînés. Mais les maladies de l'âme étant désormais redéfinies comme illusions, mélancolie, manie et délire, le nombre des fous ne cessa de croître. En 1675, l'hôpital déménagea dans de nouveaux locaux conçus par un *virtuoso* d'Oxford, Robert Hooke, assistant de Thomas Willis. Bedlam devint alors un symbole, doublé d'une attraction touristique. Les Londoniens s'y pressaient pour contempler les fous. L'établissement ne reçut pas moins de 96 000 visiteurs pour la seule année 1707, venus regarder la cinquantaine de malades. Il ne s'agissait pas là d'un grand confinement de la populace et des déviants, façon Foucault : mais Bedlam était, du moins pour les Londoniens, un spectacle fascinant. Ils payaient pour obtenir le privilège de constater de leurs yeux ce que signifiait la folie. Ils venaient voir une collection de James Nayler du 18^e siècle, pauvres hères qui se prenaient pour Jésus, Marie ou quelque prophète de la Bible. Le temps du marquage au fer rouge ou de l'adoration par des disciples psalmodiant était fini : au lieu de cela, les fous étaient hospitalisés et exhibés comme exemples de ce qu'un être gouverné par la raison ne devait pas devenir³²⁷.

Dans les décennies qui suivirent, la terreur de la folie en viendrait à susciter autant d'inquiétude que la terreur religieuse de la damnation. Johnson écrivait ceci : « Des incertitudes de notre présent état, la plus effrayante, la plus inquiétante est la continuation incertaine de notre raison. » Si la raison et les sentiments avaient réellement pris les rênes de l'individu, il

326 Harvey 1702.

327 Voir Digby 1985.

l'internement, l'hospitalisation ou l'incarcération des individus sans justification aucune. De par l'autorité du roi, la lettre de cachet pouvait, par une simple décision administrative, ôter la liberté. Seule légitimité : le désir du roi, et de la police. Les criminels, les fous, les libertins, les vauriens, les excentriques et les fauteurs de troubles pouvaient tous tomber sous la coupe de ce bout de papier, de même que les épouses et les enfants rétifs, les parents qui faisaient obstacle à quelque héritage, les conjoints haïs. Les correctionnaires – les hommes et les femmes que l'on devait corriger – étaient confiés à des institutions fermées. Ils n'y étaient pas traités : la lettre de cachet suffisait à les maintenir en détention. Et nul ne savait quand elle prendrait fin.

~

Mesmer arriva à Paris au moment où la réforme de la médecine et des hôpitaux de France commençait à prendre forme. Disciple de Newton, instigateur d'une nouvelle méthode médicale, le médecin autrichien affirmait avoir découvert la source de la vie de la matière, là où l'école de Montpellier s'était contentée d'une simple théorie. L'homme machine n'était pas animé par la sensibilité nerveuse ou l'inconnue d'on ne savait quelle équation, mais par un magnétisme décelable dans tous les êtres vivants. En février 1778, lorsque Mesmer fit son entrée dans la capitale, il était attendu par une foule impatiente⁷¹³.

En ce siècle finissant, les Français avaient conçu une curiosité fascinée pour les innovations scientifiques, les exploits inimaginables de la modernité, tels que les montgolfières aux stupéfiants périples. Des savants-gentilshommes jouaient avec des aimants, surprenaient leurs amis avec des expériences chimiques. Il y avait de la nouveauté scientifique dans l'air – littéralement, car l'un des progrès scientifiques les plus remarquables du moment

713 Sur Mesmer et le magnétisme animal, voir Gauld 1992 ; Crabtree 1992 ; Darnton 1968. Sur Mesmer et les vitalistes français, voir Williams 2003, 306.

concernait la foudre, et les moyens d'en dompter la terrifiante puissance. Dans les années 1740, le génial Benjamin Franklin avait démontré que les éclairs étaient constitués par un « fluide » électrique dont le jovial colon d'Amérique usait pour faire flamber son eau-de-vie. Cela lui valut une renommée internationale. Comme le disait Emmanuel Kant, le philosophe allemand, Franklin était un nouveau Prométhée. Pour capturer cette force des cieux, diverses techniques furent mises au point et les paratonnerres de Franklin surgirent partout en France.

Les premières machines électriques furent inventées, qui permettaient à leurs manipulateurs d'électriser des sujets – ou bien eux-mêmes, par accident⁷¹⁴. On put voir dès 1750 des artistes itinérants émerveiller leur auditoire avec des numéros variés, dont le « baiser électrique », qui faisait claquer les dents. En parallèle, les médecins testèrent l'effet des décharges électriques produites par l'une de ces nouvelles machines, la bouteille de Leyde. Dans l'esprit de Franklin et de quelques autres, l'un des usages les plus prometteurs de l'électricité ainsi collectée était peut-être le traitement des maladies nerveuses – les tremblements, les convulsions, les paralysies, la mélancolie, l'hystérie⁷¹⁵. Les traitements électriques se répandirent dès les années 1770, là où la médecine était moins réglementée : Angleterre, principautés germanophones et possessions extérieures de la France. Ces traitements causaient souvent des douleurs atroces aux patients : néanmoins, ils avaient de fervents adeptes, tels le Dr Christian Kratzenstein, de Halle. Le fait que cette force indomptable venue du ciel pût servir de remède séduisait les médecins : les forces naturelles – climat, qualité de l'air – ne jouaient-elles pas un rôle essentiel dans la guérison des malades ? Et lorsqu'on voyait avec quelle force l'électricité terrassait un individu, quoi d'étonnant à ce que certains praticiens pussent considérer l'électricité comme l'élan vital depuis si longtemps traqué, la force inconnue qui donnait vie au corps et qui pouvait, par conséquent, parvenir à le régénérer.

714 Franklin 1941 [1751]. Sur le « nouveau Prométhée », voir Finger 2007, 247.

715 Finger 2007.

les maladies mentales¹⁰⁵⁰. Dans les années qui suivirent, il sépara la manie décrite par Pinel en trois entités distinctes : la forme la plus pure, puis celle qui s'apparentait à la mélancolie, et pour finir ce qu'il appelait monomanie¹⁰⁵¹. Il était l'inventeur de cette affection qui n'était pas sans rappeler les folies partielles des phrénologues. Cependant, les monomanies, folies spécifiques, n'étaient pas dues à des développements anormaux des zones du cerveau mais à des « idées fixes » chargées à l'excès de passions débordantes. Les monomanies ne présentaient pas d'autres signes délirants et se rapprochaient pour le reste de l'équilibre mental – ce qui en faisait de terribles perturbatrices sociales. Les croisés étaient des monomaniaques. Don Quichotte en était un autre exemple classique. Et Martin Luther avait souffert d'une monomanie de l'ambition.

À la mort de Royer-Collard, en 1825, Esquirol put étendre un peu plus son empire ; Charenton tomba dans son escarcelle. Du jour au lendemain, ou tout comme, la folie la plus commune en France – elle représentait 45 % des cas – devint une forme de monomanie répertoriée par Esquirol. Il répartit ses loyaux étudiants dans les établissements de province. Et même s'il pouvait sembler parfois rester dans l'équivoque, il n'abandonna jamais les causes et les remèdes mentaux¹⁰⁵², lesquels devinrent même l'élément structurant de sa promotion de la législation sur la santé mentale la plus importante dont la France eût jamais débattu.

Tout comme Pinel, Esquirol militait depuis longtemps pour la construction d'institutions publiques en charge des personnes aliénées. L'avènement de la Monarchie de Juillet, en 1830, remit les réformes en ce domaine au goût du jour. Il n'y avait à cette époque en France que huit établissements spécialisés

1050 Lorsque Sir Alexander Morison rendit visite à Esquirol en 1818, il fut abasourdi de trouver le médecin dans un bureau où trônaient 200 moulages de visages de malades mentaux, de même que 600 crânes. Hunter/Macalpine 1982, 738. Cependant, François Leuret, un élève d'Esquirol, raconte la désastreuse rencontre à la Salpêtrière entre Gall et le très sceptique Esquirol : Leuret 1840, 49–50. Ce dernier mit au défi le Viennois d'identifier les maladies par le simple examen du crâne, ce dont Gall ne fut pas capable. Je remercie Edward Brown pour avoir attiré mon attention sur ce témoignage.

1051 Voir Goldstein 2005, 154.

1052 Voir son monumental *Des maladies mentales* en trois volumes : Esquirol 1838.

en la matière. Huit ans plus tard, lorsqu'Esquirol témoigna en faveur de la loi pionnière de 1838, il affirma que les malades mentaux étaient souvent des monomaniaques, et que leurs crises étaient souvent de durée limitée. Pourquoi les priver de liberté ? La plupart d'entre eux pouvaient être guéris, mais la guérison exigeait un isolement nécessaire à la correction d'habitudes nuisibles¹⁰⁵³. Des asiles étaient donc indispensables si l'on voulait extraire les fous des réseaux sociaux qui avaient nourri leur pathologie. Le vote de la loi de 1838 permit à ce programme de se matérialiser. Tous les départements de France furent mis immédiatement en demeure de faire construire un établissement spécialisé dans l'internement et le traitement des malades mentaux¹⁰⁵⁴.

Au moment même où la médecine mentale française remportait sa plus grande victoire, elle vit ses propres fondations s'écrouler. Dès avant 1840, une série d'occurrences conduisit les médecins à se détourner du mentalisme. L'école de médecine de Paris se mit en quête de chercher les lésions qui conduisaient à la folie, un modèle qui séduisit nombre d'aliénistes. Nombreux étaient les malades mentaux qui développaient des paralysies que les méthodes mentales étaient impuissantes à traiter. Ce fut un étudiant d'Esquirol, Étienne-Jean Georget, qui suggéra que ces malades souffraient peut-être d'anormalités cérébrales. En 1822, un jeune médecin royaliste assistant de Royer-Collard, le Dr Antoine-Laurent-Jessé Bayle, avait rendu public un résultat de recherche stupéfiant. Les cerveaux des aliénés, disait-il, étaient

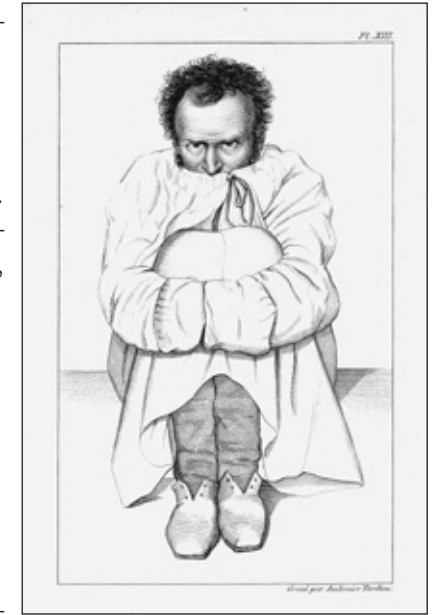


Fig. 43. Une représentation de la paranoïa dans l'ouvrage de J. E. D. Esquirol, *Des maladies mentales considérées sous le rapport médical, hygiénique, et médico-légal*, 1838.

1053 Quétel/Roumajeon 1988, vol. 1, 127–130.

1054 Quétel/Roumajeon 1988, vol. 2, 17. Sur Foucault et le rôle de régulation policière des médecins, voir Goldstein 2005, 276–321.

bel et bien différents ; les membranes qui les entouraient étaient dégradées et durcies. En 1826, Bayle confirma ces résultats : toutes les maladies mentales ou presque provenaient de ces altérations en toile d'araignée des membranes du cerveau. La folie, affirmait-il, était une maladie des méninges ¹⁰⁵⁵.

Les alliés d'Esquirol lancèrent une contre-attaque. Après la mort de Royer-Collard, le Dr Bayle, un lointain descendant de Pierre Bayle, perdit l'essentiel de ses soutiens et se retira peu à peu du monde médical ¹⁰⁵⁶. Ce ne fut que quelques années plus tard que l'on comprit la pertinence de sa découverte : les altérations qu'il avait découvertes chez ses patients étaient les symptômes de la neurosyphilis.

Le modèle de Bayle avait cependant ébranlé les théories mentales de l'aliénation. D'autres praticiens allaient s'engouffrer dans cette brèche avec d'autres découvertes. L'un des étudiants d'Esquirol, le Dr Jacques-Joseph Moreau de Tours, fut envoyé par son maître au Moyen-Orient pour tenir compagnie à un patient qu'il pensait ainsi guérir. Moreau de Tours revint en 1840 en France avec, dans ses bagages, une substance extraordinaire qui se nommait haschisch. Le médecin rejoignit bientôt le Club des haschischins, où siégeait également Charles Baudelaire, et prit position contre l'un de derniers et fervents tenants de la médecine mentale, le Dr François Leuret, de plus en plus isolé. Le haschisch, disait Moreau de Tours, induisait des hallucinations d'origine chimique – ces hallucinations qui pour Esquirol étaient la condition nécessaire de la folie. Laquelle était donc provoquée par la drogue, dans le cas du haschisch, du fait, selon Moreau, d'une perturbation de la circulation sanguine. À la suite de Moreau, d'autres praticiens se tourneraient vers des substances chimiques – éther, opium, alcool et cocaïne – pour mettre en lumière la base physiologique de la vie mentale, qu'elle fût saine ou altérée ¹⁰⁵⁷.

La médecine mentale française, abandonnée par le positivisme et la science naturelle, incapable de serrer les rangs,

1055 Bayle 1826.

1056 Brown 1994.

1057 Moreau (de Tours) 1845. Voir aussi Ledermann 1988 ; James 1995, 98–129.

commença à perdre l'esprit. Le lien réciproque et fructueux qui la raccordait au progressisme laïc et à ses idéaux de liberté, d'autonomie, d'égalité et de tolérance se délita, de même que les doctrines qui l'avaient si longtemps soutenue – idéologie, sensationnalisme et vitalisme. Avec le déclin de la phrénologie, les médecins français se mirent anxieusement en quête d'un modèle qui leur permit d'enraciner leurs investigations dans la matérialité du corps. Après 1850, ils seraient de plus en plus nombreux à se tourner vers un modèle qui n'avait plus grand-chose à voir avec l'environnementalisme solaire d'un Locke. Bénédicte-Augustin Morel, un disciple de Gall, estimait que le péché originel avait une existence biologique : c'était la maladie mentale héritée des vices d'une génération précédente. L'hérédité dégénérative expliquait la maladie mentale, maladie inguérissable du cerveau. Elle était répandue dans certaines familles, certaines ethnies ; certains esprits furent prompts à l'attribuer à des minorités, juives entre autres ¹⁰⁵⁸.

Le citoyen Pinel, mis au ban de la société, était mort en 1823 dans la pauvreté. Il fallut attendre quelques années pour voir son image publique réhabilitée et sanctifiée. En 1849, au début de la IIe république, l'Académie nationale de médecine commanda à Charles-Louis Müller un tableau représentant le bienveillant Pinel libérant les fous de leurs entraves et domptant leur maladie par la raison ¹⁰⁵⁹. La scène est fictive, mais c'est ainsi que Pinel, icône humanitaire de la Révolution de 1848, entra dans la légende française, au moment où ses théories de l'esprit et sa vision de la santé et de la maladie mentale perdaient toute influence.

~

1058 Sur l'abondante littérature portant sur la dégénérescence, voir tout particulièrement Dowbiggin 1991.

1059 Le véritable instigateur de ces changements, Pussin, l'assistant de Pinel, ne figure pas dans une telle narration, non plus que les camisoles de force, ces peu héroïques remplaçantes des chaînes : voir Weiner 1979, 1133.